

Un roman en forme de théâtre : *Quasi Grazia* de Marcello Fois

Yannick Gouchan

Aix Marseille Univ, CAER, Aix-en-Provence, France

Résumé : L'auteur sarde Marcello Fois a publié, depuis plus de vingt ans, de nombreux romans à la fois historiques et policiers (*Ferro recente*, la trilogie de Bustianu, *Memoria del vuoto*), ainsi qu'une saga familiale (formant la trilogie des Chironi), mais il s'est aussi intéressé à la poésie, au théâtre et à l'écriture dramatique. Un de ses derniers livres est consacré à Grazia Deledda, auteure sarde de premier plan, entre la fin du XIX^e et le début du XX^e siècle, prix Nobel de littérature en 1926. Dans *Quasi Grazia* (2016) Fois oscille entre la matière biographique et la fiction romanesque tout en élaborant une forme parfaitement dramatique, puisqu'il s'agit d'une pièce en trois actes, destinée à être mise en scène (la première a eu lieu en Sardaigne en mars 2017 et la pièce fait partie de la saison théâtrale en 2017/2018).

On analyse le paratexte, la forme et le sous-texte de cette œuvre afin de dégager un lien intertextuel entre, d'une part, Fois et Deledda, d'autre part, Deledda auteure et Deledda personnage de la pièce (interprétée sur scène par l'auteure sarde Michela Murgia). Il appert que ce roman en forme de théâtre repose sur deux thèmes majeurs, la figure de la mère et la conception de l'écriture.

Mots clés : Fois (Marcello), Deledda (Grazia), *Quasi Grazia* (titre), théâtre, Sardaigne.

Marcello Fois entre roman et théâtre

Fois est aujourd'hui un des écrivains italiens contemporains les plus féconds et les mieux traduits en français. Le roman *Un silence de fer* (*Ferro recente*, 1992), écrit en 1989, a eu la chance d'être publié trois ans plus tard en Italie dans une prestigieuse collection qui comptait déjà les auteurs Giuseppe Ferrandino et Carlo Lucarelli, avec qui Fois avait fondé le « Groupe 13 », un atelier d'écriture sur le genre noir. Ce premier roman plonge le lecteur dans un couloir du temps où la Sardaigne des années 1990 reçoit l'écho non assourdi d'un attentat perpétré dix ans plus tôt, à Nuoro, la ville natale de l'auteur, qui tient une place non négligeable dans *Quasi Grazia*, comme nous le verrons. L'intrigue de *Ferro recente* révèle à quel point les personnages restent prisonniers de leur passé, de leur violence inéluctable, comme la Sardaigne reste d'une certaine façon prisonnière de son âge du Fer nuragique, à l'origine du titre du livre. Les jalons de l'œuvre de Fois sont posés. L'année de la sortie italienne de ce roman, en même temps qu'un autre livre, *Picta*, Fois reçoit le prix Italo Calvino, prélude à une série d'autres grands prix littéraires qui confirment sa valeur et son succès.

Ancrée dans les lieux de sa Sardaigne natale, l'œuvre narrative de Fois explore le temps et met au jour les facettes obscures de l'âme humaine : du Nuoro des années 1990, qui sert de cadre allégorique à quinze fascinants récits d'explication du suicide, dans *Nulla*, l'on passe à la ville de Nuoro, à la fin du XIX^e siècle, dans les années 1890, au moment crucial de l'unification de la Péninsule italienne, au cœur des problèmes identitaires qui vont surgir dans une Sardaigne encore profondément enracinée dans son archaïsme mais déjà tournée vers une italianisation rapide. Les romans qui constituent la trilogie sarde de Bustianu ont définitivement installé le succès de Fois auprès des lecteurs français. *Sempre caro* (1998), dont le titre reprend l'incipit du plus célèbre poème de Leopardi (« Toujours chère me fut cette colline », *L'infinito*), puis *Le Sang du ciel* (*Sangue dal cielo*, 1999), impressionnante

vision d'un déluge allégorique qui sert de cadre à une intrigue où domine la recherche de la justice et de la vérité, comme dans le dernier volet de la trilogie, *Les hordes du vent* (*L'altro mondo*, 2002). La recherche de la justice est assurée par un jeune avocat, Bustianu, transposition d'un personnage historique réel, Sebastiano Satta, lui aussi avocat, mais également poète. C'est la Sardaigne ancestrale, sauvage et fragile à la fois, que l'on retrouve dans *Mémoire du vide* (*Memoria del vuoto*, 2006), lui aussi centré sur le lien ambigu et paradoxal entretenu avec le continent, ou tout simplement l'État : le bandit Samuele Stocchino cherche, comme l'avocat Bustianu, sa place entre le poids parfois trop lourd de la tradition et l'élan vers un présent plein de promesses, exactement comme le fera Grazia dans le premier acte de la pièce qui constitue l'objet de notre article.

Malgré des incursions en Italie du Nord pour les *Petites histoires noires* (*Piccole storie nere*, 2002) du commissaire Curreli, Fois écrivain ne quitte pas Nuoro, au cœur de la Sardaigne des montagnes, loin de l'île touristique des plages et des rendez-vous de la jet set internationale, pour deux autres romans, situés dans le monde contemporain : *Plutôt mourir* (*Meglio morti*, 1993) et *Ce que nous savons depuis toujours* (*Dura madre*, 2001). Le premier fonctionne autour de l'enquête sur le meurtre d'une fillette, sur fond de corruption municipale immobilière. Le second reste dans le même espace, avec les mêmes enquêteurs, le juge Corona et le maréchal Pili, assistés du commissaire Sanuti, les descendants de l'avocat Bustianu, en quelque sorte. Chez Fois les silences du passé à interpréter éclairent l'obscurité du présent. La recherche d'un sens à attribuer au présent par l'exploration et la réappropriation du passé motive également une autre partie importante de l'œuvre de Fois, consacrée aux figures qui l'inspirent et aux hommes disparus qui suscitent la mise en situation d'écriture. *Gente del libro* (1996), encore inédit en français, propose la rencontre avec un saint, le Père de Foucauld, un pèlerin, le poète Germain Nouveau, un écrivain, Albert Camus, et un acteur peu connu, Jean Martin, qui joua dans le film de Pontecorvo *La bataille d'Alger*, quatre occidentaux confrontés à l'Afrique du Nord.

Aux marges de cette production narrative, Fois a aussi publié un recueil de poèmes en 2006, *L'ultima volta che sono rinato*, inédit en français. Ce petit livre comprend sept récits en vers conçus autour de la biographie de six poètes, Essenine, Whitman, Eliot, Nouveau, Delfini et Atzeni. L'identification littéraire avec les six poètes se termine par une dernière poésie, éponyme au recueil, qui pourrait constituer un pendant poétique au thème central des romans de Fois, le retour vers un passé qui pèse, rassure et bouleverse en même temps :

La dernière fois que je suis né, à nouveau...
Je suis revenu là où chacun veut revenir :
à la chaleur de l'obscurité primordiale où rien ne s'est passé,
mais tout doit advenir... demain peut-être... demain...¹

Durant les années 2010 l'auteur a proposé une superbe trilogie familiale centrée sur les Chironi, à Nuoro, de la fin du XIX^e siècle à nos jours, en développant les grands thèmes qui lui sont chers : *La lignée du forgeron* (*Stirpe*, 2009), *C'est à toi* (*Nel tempo di mezzo*, 2012) et *La lumière parfaite* (*Luce perfetta*, 2015).

Entre Nuoro et Bologne l'auteur poursuit, comme de nombreux personnages de ses livres, la quête d'une identité, d'une "sardité" littéraire, par le biais du genre noir et du sondage à l'intérieur de l'Histoire, du récit biographique, d'une éthique de la justice à construire, et par un style qui privilégie les points de vue simultanés, le légendaire et l'authentique, les descriptions poétiques et les dialogues abrupts².

¹ Marcello Fois, *L'ultima volta che sono rinato*, Torino, Einaudi, 2006, p. 70.

² Quelques références d'essais et d'articles pour approfondir l'œuvre de Fois : l'essai de Margherita Marras, *Marcello Fois*, Fiesole, Cadmo, 2009 ; Margherita Marras, « Connessioni e rilettura delle dinamiche politiche nazionali e regionali nell'opera di Marcello Fois », *Narrativa*, n° 29, 2007, p. 81-94 ; Laura Nieddu, « La

Mais Fois a aussi écrit pour le cinéma, la télévision et le théâtre. Scénariste pour plusieurs fictions télévisuelles et quelques films, il a commencé à pratiquer le genre dramatique dès le début de sa carrière avec *L'ascesa degli angeli ribelli*, « mélologue » composé en 1994, puis *Stazione*, une pièce en un seul acte pour commémorer l'attentat de la gare de Bologne. Il a composé également une pièce pour la radio (*Cinque favole sui bambini*), et un livret d'opéra sur le personnage de Tanit, d'après un roman de Valerio Evangelisti. Il a traduit les *Noces de sang* de Lorca³ pour une mise en scène de Serena Sinigaglia, au théâtre Ringhiera de Milan, en 2010, puis au théâtre Verdi de Sassari, en 2011. Mais c'est un projet plus personnel qui marque le passage du roman à la scène avec *Tamburini*, écrit comme un récit en prose en 2004⁴ et représenté au théâtre Cestello de Florence le 18 février 2016. Cette pièce, inspirée d'une œuvre d'Edmondo De Amicis, traite de l'obligation d'aller combattre pour des idéaux auxquels on n'adhère pas. Le protagoniste, Gonario Cubeddu, raconte depuis son lit d'hôpital, où il se remet d'une blessure de guerre, les vicissitudes de plusieurs membres de sa famille depuis les combats du Risorgimento en 1829 jusqu'à la Bosnie dans les années 1990, en passant par les deux Guerres mondiales et les guerres coloniales italiennes. Le scénario de Fois, initialement conçu comme un drame pour la radio, a été adapté et mis en scène par Nicola Cavina, Silvia Fontani et Antonio Mereu. La matière de ce drame puise largement dans plusieurs romans de l'auteur, notamment *Sirpe*, pour le choc de la Première Guerre mondiale, *Nel tempo di mezzo* pour le soldat vétéran de la Seconde, et *L'altro mondo*, pour la conquête coloniale. Le thème de la participation à un conflit malgré soi constitue donc un nœud à la fois narratif et dramatique au centre de l'œuvre de l'écrivain sarde. Une analyse du livre *Tamburini* et de sa transposition scénique reste encore à faire.

Fois et Deledda

Le personnage central du roman en forme de théâtre *Quasi Grazia*⁵ est l'auteure sarde Grazia Deledda. Un rappel de l'importance de cette figure pour la littérature sarde et pour Fois s'avère utile afin de mieux comprendre les enjeux du projet éditorial et scénique. Deledda naquit à Nuoro en 1871, elle se forma de manière autodidacte en lisant les grands classiques du roman européen, notamment russe, et parvint à débiter une modeste carrière de nouvelliste pour des périodiques sardes dans les années 1880-1890. La vocation pour l'écriture se confirma avec l'accueil critique de son premier roman, *La via del male* (1896) et la rencontre de son futur époux, à Cagliari en 1899. Le mariage avec un fonctionnaire d'état lui permit de quitter son île pour le continent et la capitale nationale, en 1900, afin de donner une plus grande ampleur à son activité littéraire. C'est précisément ce moment crucial qui fait l'objet du premier acte de *Quasi Grazia*.

Après la publication de nombreux romans et nouvelles Deledda fut récompensée par le Prix Nobel de Littérature en 1926. C'est le contexte du deuxième acte de la pièce. Auréolée d'un immense succès national⁶ et international⁷, désormais reconnue comme la grande voix

blessure ouverte de l'histoire sarde dans la trilogie de Bustianu de Marcello Fois », *Italies*, n° 15, 2011, p. 293-306 ; Yannick Gouchan, « Un retour d'Ulysse dans sa patrie : *Nel tempo di mezzo* de Marcello Fois », *Cahiers d'études romanes*, n° 27, 2013. URL : <http://etudesromanes.revues.org/4020>.

³ Federico García Lorca, *Nozze di sangue*, traduction de l'espagnol par Marcello Fois, Massa, Transeuropa, 2011.

⁴ Marcello Fois, *Tamburini*, Nuoro, Il Maestrale, 2004.

⁵ Marcello Fois, *Quasi Grazia*, Torino, Einaudi, 2016.

⁶ Un exemple de cette renommée et du lien entre roman et mise en scène : le roman *Cenere* de Deledda (1904) sera adapté au cinéma par Eleonora Duse en 1916 qui interprètera le rôle principal, alors qu'elle était l'actrice la plus célèbre de l'Italie du début du XX^e siècle. Le roman *L'edera* (1908) sera également adapté, pour le théâtre, en 1912.

⁷ Par exemple, le roman *Elias Portolu* est publié en français dans *La Revue des Deux Mondes* en 1903.

littéraire de la culture sarde, Deledda disparaît en 1936 après une longue maladie dont les prémices sont diagnostiquées par le médecin dans le troisième acte⁸.

Deledda est devenue une référence incontournable pour les écrivains sardes et même pour la culture sarde contemporaine. Même si sa fortune critique a connu des lacunes et une forme d'oubli après sa disparition – mais il faudrait effectuer un travail approfondi sur la réception critique de l'écrivaine en Italie et à l'étranger⁹ – Marcello Fois reconnaît que chaque auteur sarde d'aujourd'hui se confronte, pour mieux le dépasser, au modèle narratif deleddien.

Le rapport à la terre natale, la ville de Nuoro – surnommée l'Athènes sarde¹⁰ – et la région de la Barbagia, la dialectique insoluble entre l'insularité et l'attrait pour le continent, le conflit entre le poids des archaïsmes locaux et l'élan vers le progrès, tels sont les grands thèmes communs aux romans des deux auteurs et les défis lancés à leurs protagonistes. Dans un essai malicieusement mais justement intitulé *In Sardegna non c'è il mare*¹¹, qui permet de comprendre l'âme et la culture profonde des gens de Nuoro, sa ville natale, Marcello Fois consacre un chapitre à Deledda en insistant sur la conception de la littérature qu'il partage avec elle, et qui sera un thème central de la pièce de théâtre *Quasi Grazia*, tant et si bien que le personnage de femme de lettres qui se dessine dans le livre de Fois tient autant de la figure de Deledda que de la pensée de Fois. Deledda est présentée dans ce texte bref sur Nuoro comme une matrice pour tous les narrateurs sardes qui l'ont suivie¹² et son mérite est d'avoir su donner une voix aux Sardes par ses livres, ou plutôt, selon Fois, d'avoir « élaboré et imposé une idée de la Sardaigne, d'avoir accroché un miroir incassable devant notre visage et c'est ce que l'on n'arrive pas encore à pardonner à Deledda¹³ ». Ce rapport ambigu entre la femme de lettres et le peuple sarde, qui constitue le cœur du texte de Fois, semble s'expliquer par le fait qu'elle ait cherché à « sardiser le Continent¹⁴ », à savoir élaborer une œuvre romanesque immense et presque intégralement centrée sur la Sardaigne et les Sardes, mais à partir de sa résidence continentale, à Rome, et pour un public de lecteurs qui ne connaissait pas l'île. Fois reviendra sur l'apport de Deledda à la littérature sarde dans un article intitulé « Il debito materno¹⁵ ».

Un roman en forme de théâtre ?

Les seuils du volume *Quasi Grazia* nous interpellent particulièrement pour discuter la question du rapport entre le roman et le théâtre. Marcello Fois est reconnu comme un romancier, avant tout, même s'il a collaboré à des projets dramatiques, et la maison d'édition

⁸ Cf. Neria De Giovanni, *Come la nube sopra il mare. Vita di Grazia Deledda*, Roma, Europei Nemapress, 2006 ; Elisabetta Rasy, *Ritratti di signora*, Milano, BUR, 1997 (puis *Tre passioni. Ritratti di donne nell'Italia unita*, Milano, BUR, 2011) ; Luciano Marrocu, *Deledda. Una vita come un romanzo*, Roma, Donzelli Virgola, 2016.

⁹ Le verso de la page de couverture de *Quasi Grazia* précise que le livre est « un hommage passionné pour une auteure trop longtemps sous-évaluée, qui révèle, lorsqu'on la lit aujourd'hui, une contemporanéité immédiate », (notre traduction). Coincée entre le Vérisme et le Décadentisme sans appartenir véritablement à aucun des deux, fortement inspirée par les romanciers russes, Deledda trouverait plutôt sa place dans une histoire littéraire du Naturalisme européen dont elle propose la variante insulaire sarde mais avec une ampleur qui transcende la réalité locale pour aspirer à l'universel.

¹⁰ La ville et l'Institut Supérieur Régional d'Ethnographie ont d'ailleurs consacré à la glorieuse femme de lettres un musée dans sa maison natale, au 42 de la Via Grazia Deledda, bien évidemment.

¹¹ Marcello Fois, « Deledda », in *In Sardegna non c'è il mare*, Bari, Laterza, 2008, p. 80-93.

¹² « Deledda a produit le modèle du roman en Sardaigne », *ibidem*, p. 82. Notre traduction.

¹³ *Ibidem*, p. 92-93.

¹⁴ *Ibidem*, p. 84.

¹⁵ Marcello Fois, « Il debito materno », in *Manuale di letteratura creativa*, Torino, Einaudi 2016, p. 94-99.

qui publie ses livres, Einaudi, adopte à son égard une politique commerciale essentiellement orientée vers les lecteurs de prose narrative. Ainsi les éléments qui constituent le riche paratexte du livre que nous prenons en examen témoignent d'une oscillation savamment entretenue entre plusieurs termes génériques sans qu'aucun ne prenne le dessus sur les autres. En effet le paratexte éditorial – à tout le moins pour l'édition de poche Einaudi de 2016, qui est la seule édition existante du livre à ce jour – ne mentionne aucune identité générique au roman ou au théâtre sur la première de couverture. Cette dernière représente un portrait photographique de Deledda, en noir et blanc, avec un bandeau rouge promotionnel comportant une citation de la romancière sarde contemporaine Michela Murgia¹⁶ : « Grazia Deledda è una delle nostre matri, e le matri – a differenza dei padri – non si uccidono : si perdonano ». Outre l'intervention d'une romancière héritière de Deledda sur le bandeau, le choix de la collection où le volume a été publié ne fait que renforcer l'appartenance apparente au genre romanesque : la collection "L'Arcipelago" du célèbre éditeur a été créée en 2002 pour proposer « des textes de prose narrative brefs et de qualité¹⁷ », comme le mentionne le site de Einaudi Bologna. Logiquement Fois, en tant que romancier, trouve sa place dans cette collection avec un petit livre de 120 pages, au format de poche, qui semble se présenter comme une sorte de biographie ou de fiction biographique sur l'écrivaine sarde. Il faut consulter la quatrième de couverture pour relativiser les apparences, comme l'indique la mention éditoriale « un parfait "roman en forme de théâtre" autour de la figure de Grazia Deledda », centré sur trois moments-clés de sa vie de romancière. L'appartenance au domaine de la biographie est confirmée, mais le brouillage générique laisse perplexe, d'autant que la brève notice biographique de Fois, placée après le résumé de la quatrième de couverture, précise que le livre est une « pièce » (le mot est donné en français, ce qui évite la détermination « tragedia » ou « commedia » par exemple), destinée à être représentée avec une mise en scène de Veronica Cruciani, avec la romancière Michela Murgia dans le rôle-titre¹⁸. Trois termes entrent donc en conflit : « roman », « théâtre », « pièce », avec pour objectif éditorial de brouiller ou de conforter l'horizon d'attente du lecteur potentiel de roman, de biographie et de théâtre, d'autant que le livre est présenté dans le rayon « narrativa » des librairies italiennes, pas dans le rayon « théâtre », sans doute trop spécialisé et inhabituel pour le lecteur de Marcello Fois¹⁹. Le verso de la première de couverture n'apporte rien de plus car il développe les trois étapes de la vie de Deledda qui constituent le contenu du livre, en soulignant précisément la dimension biographique : « trois moments décisifs de la vie de l'auteure de *Canne al vento* », « l'histoire d'une vocation tenace », « un hommage passionné à une auteure trop longtemps sous-évaluée », c'est-à-dire aucun signe visible de la forme dramatique. Le verso de la quatrième de couverture développe la notice sur Fois, romancier primé, sans mention de ses collaborations pour la scène. Cette description des seuils éditoriaux ne fait qu'entretenir le doute sur la forme et la destination du livre : un romancier sarde reconnu rend hommage à une illustre sarde, et le livre sera adapté pour la scène. Il faut donc entrer dans le volume et se pencher sur le péri-texte auctorial pour comprendre enfin que ce petit volume qui semblait être un mélange entre biographie et fiction appartient pleinement et totalement au genre du théâtre que l'éditeur a cherché à masquer par un brouillage générique permettant de séduire autant les amateurs de Marcello Fois que les passionnés de

¹⁶ Michela Murgia est aujourd'hui un des grands noms du roman sarde et italien, avec notamment *Accabadora* (2009) qui connut un grand succès et fut rapidement traduit en français.

¹⁷ Cf. <http://www.einaudibologna.it/larcipelago-einaudi.html>

¹⁸ Mis à part la mise en scène de Veronica Cruciani et le rôle-titre interprété par Michela Murgia, citons les autres comédiens principaux : Lia Careddu, Valentino Mannias et Marco Brinzi.

¹⁹ Un autre exemple de ce bouillage, la recension du livre proposée par Domenico Calcaterra, en juin 2017, « Deledda allo specchio », où il utilise l'expression « un'opera teatrale che sembra un romanzo », puis « un'operetta teatrale in tre atti (che tuttavia sembra funzionare sempre e comunque come romanzo) », cf. <http://www.succedeoggi.it/2017/05/deledda-allo-specchio/>

Deledda et les lecteurs de Michela Murgia, en évitant stratégiquement d'afficher l'appartenance au théâtre, un secteur commercialement jugé trop confidentiel. Toutefois, d'un point de vue formel, *Quasi Grazia* n'a rien d'un roman, ni d'un texte narratif rempli de dialogues, c'est un texte dramatique tout à fait habituel.

Les doutes sont donc levés dès l'entrée dans le corps du volume où l'on trouve l'arsenal conventionnel d'une œuvre dramatique : la liste des personnages (à peine sept, dont la mère, Grazia Deledda et son époux Palmiro²⁰), puis la partition en trois actes assortis d'une indication de date et de lieu correspondant aux trois moments-clés de la vie de Deledda, suivis d'une citation autobiographique de Deledda en épigraphe, puis d'une indication didascalique sous forme de parataxe, de la main de l'auteur, pour indiquer le contexte scénique²¹. *Quasi Grazia* est un livre entièrement écrit à la façon d'une pièce de théâtre en trois actes et l'on comprend mieux l'appellation « roman en forme de théâtre » en consultant la brève note de fin écrite par l'auteur qui revendique la liberté fictionnelle pour imaginer certaines situations biographiques de Deledda, notamment le dialogue avec sa mère au moment de la quitter, à Nuoro, pour aller vivre sur le Continent avec son époux. Dans cette note²² Fois a pris soin de neutraliser l'appartenance générique car il n'utilise ni le terme « roman », ni le mot « pièce » mais seulement la formule « ce texte ». La base du livre est donc de type biographique, puisque chaque acte correspond à une journée cruciale dans la vie de l'auteure : le départ de la Sardaigne en 1900, la réception du Nobel à Stockholm en 1926, l'examen médical qui diagnostique une maladie fatale en 1935, à Rome. Chaque situation scénique se fonde sur les éléments de la vie et de l'œuvre de Deledda, certes, mais Fois, le romancier, a ajouté une part fictionnelle de vraisemblance pour modeler les personnages de Grazia, de sa mère et de son époux qui s'affrontent et s'aiment lors de moments de tension qui bouleversent l'existence de chacun. Autour de ces protagonistes gravitent d'autres personnages secondaires, tels que les deux frères de Deledda (Andrea et Santus), un journaliste suédois venu interviewer la récipiendaire du Nobel et le médecin radiologue romain.

Les modalités de la mise en scène du livre doivent être recherchées ailleurs, notamment dans la presse régionale sarde et sur des sites culturels qui annoncent que *Quasi Grazia* a été écrit pour être représenté sur scène et que les deux premières représentations ont eu lieu le 2 mars 2017 – à savoir quelques mois après la parution du livre – au Théâtre Massimo de Cagliari puis le lendemain au Théâtre Eliseo de Nuoro, avant de figurer dans le programme de la saison culturelle 2017-2018 en Sardaigne et à Rome notamment²³. Par ailleurs, Fois avait présenté son livre aux rencontres intitulées « Parole diverse: libri, autori e musica per riflettere insieme sulle differenze », à Cesena, en Romagne, le 1 mars 2017, la veille de la première sur

²⁰ Nous verrons plus loin que l'ordre de présentation des personnages constitue une clé de lecture de l'œuvre.

²¹ À ce propos, le deuxième acte se déroule en décembre 1926 dans une chambre du Grand Hôtel de Stockholm, quelques heures avant la cérémonie de remise du Nobel. Or, l'on sait aujourd'hui que Deledda a reçu son prix en décembre 1927, comme le confirment l'attestation signée du 10/12/1927 et la médaille d'or portant la date 1927 en chiffres romains. Il s'avère que le prix fut enregistré en 1926 mais attribué un an plus tard lors de la cérémonie : Deledda fut nommée Nobel de Littérature pour l'année 1926 mais la cérémonie officielle eut lieu un an plus tard. Ce décalage est à l'origine de nombreuses informations erronées, notamment la date du discours prononcé par l'auteure sarde, au cœur du deuxième acte du livre de Fois, qui est bien décembre 1927 et non 1926 (comme le mentionne le site d'archives audiovisuelles Raistoria.rai.it), alors que le site officiel de l'anniversaire des 80 ans du Nobel, en 2007, labellisé par la région de Sardaigne, les universités de Cagliari et de Sassari et la ville de Nuoro, ainsi que par le Ministère italien de l'Éducation Nationale, mentionne la date 1927. Cf. une mise au point sur le site http://donnasarda-galleria.softfobia.com/medias/14/uid_1568b5b2670.1500.0.jpg

²² Marcello Fois, *Quasi Grazia*, op. cit., p. 123.

²³ La pièce, produite par Sardegna Teatro, a reçu un accueil enthousiaste avec des représentations à guichets fermés au théâtre Eliseo di Nuoro et au théâtre Massimo de Cagliari entre fin septembre et octobre 2017. Il passe également, en 2017-2018, par le théâtre Puccini de Florence, le théâtre Argentina de Rome et le théâtre Franco Tagliavini de Novellara, en Émilie.

scène. Le texte de présentation de ces rencontres²⁴ annonce que l'auteur sarde vient présenter « son dernier roman », avant d'ajouter qu'il s'agit d'un « texte adapté pour le théâtre », ce qui ne fait que renforcer la stratégie de brouillage générique probablement destinée en premier lieu à ne pas dissuader les amateurs du romancier Fois, en second lieu à préparer le passage sur scène²⁵.

La centralité du personnage de la mère

Francesca Cambosu, la mère de Grazia Deledda, est-elle le personnage central du livre ? Si le titre et la photo de couverture sont consacrés à Grazia, la liste liminaire des personnages de la pièce indique en premier Mamma, puis Grazia et Palmiro.

La figure maternelle est présente dans le premier acte lors de la scène du départ de Grazia, jeune épouse, vers le continent, un jour de pluie violente, sur le seuil de la maison de famille à Nuoro. La mère et la fille s'affrontent en recourant tantôt aux reproches amers, à l'ironie ou à la culpabilisation. Aucune des deux ne parvient à vaincre l'adversaire et Grazia part furieuse en s'exclamant : « Fatemi andare. Lasciatemi stare, maledetti²⁶ ! ». C'est la vocation de sa fille pour les lettres et la décision de quitter l'île et sa famille qui expliquent les reproches que Francesca lance à Grazia, dans un duel qui tient autant du conflit entre générations que de l'incompréhension face au désir d'émancipation – nous sommes dans la Sardaigne profonde des années 1900 – d'une jeune femme qui n'accepte pas le destin conventionnel qu'on lui réserve. D'ailleurs, l'épigraphe autobiographique de Deledda en exergue du premier acte rappelle que la lutte contre l'hostilité des parents envers les velléités d'écriture de leur fille a scellé le début de la carrière de l'auteure. Le personnage de la mère qui se dessine au fil du premier acte est celui d'une veuve forte, déterminée, sarcastique, dont l'amour pour Grazia ne parvient à s'exprimer que par des non-dits ou par des reproches. Le personnage de Palmiro, l'époux, un fonctionnaire romain, représente en revanche la possibilité de quitter l'île, le progrès, la modernité (il envisage par exemple de voyager de Nuoro à la mer en automobile, alors que la mère de Grazia s'inquiète des mauvaises conditions météorologiques et préférerait la diligence). Quant aux deux frères de Grazia, personnages intermédiaires entre elle et sa mère, ils ne font que renforcer l'opposition au sein de la famille entre la force de l'habitude et le progrès, la culture insulaire et l'appel du continent, deux thématiques de fond familières des romans de Marcello Fois.

Suivant la logique biographique la mère de Deledda aurait dû disparaître de la scène à la fin du premier acte, car Francesca Cambosu décéda avant que sa fille ne reçoive le Nobel. Or dans le deuxième acte, à Stockholm, de manière inattendue et fantastique, la mère revient, sous la forme d'un fantôme²⁷, d'un spectre familial avec lequel on entretient régulièrement des échanges verbaux. Le discours reprend le ton ironique du premier acte, en faisant alterner les reproches et le fossé générationnel, comme dans cette réplique où le spectre maternel semble n'exister que pour harceler de manière obsédante, l'on remarquera notamment l'utilisation appuyée des pronoms personnels : « L'errore che abbiamo fatto noi con te, io e

²⁴ Cf. <http://www.comune.cesena.fc.it/flex/cm/pages/ServeBLOB.php/L/IT/IDPagina/31776>

²⁵ Comme à l'époque de Deledda, c'est le roman qui assure le succès, puis son adaptation sur scène qui attire le public au théâtre : il semble, dans le cas de *Quasi Grazia*, que l'étape de la publication en volume ait été nécessaire pour préparer un éventuel succès scénique, d'autant que l'auteur est déjà bien installé en Italie et à l'étranger, tandis que Deledda reste encore méconnue hors de la sphère des sardophiles et des amateurs de littérature italienne.

²⁶ Marcello Fois, *Quasi Grazia*, op. cit., p. 42.

²⁷ *Ibidem*, p. 65. La mère est déjà présente sur scène, mais les spectateurs ne la voient pas, car elle est dissimulée par le dossier d'un fauteuil. Lorsque Grazia, après avoir raccompagné le journaliste suédois, parle dans le vide en s'adressant à un personnage visiblement absent, la mère lui répond et l'on comprend qu'elle est revenue sous une forme spectrale omniprésente. Elle ne quittera plus la scène.

tuo padre intendo, è stato lasciare che diventassi così arrogante... [...] Tu non avevi paura di niente²⁸ », alors que Grazia, qui est désormais une femme d'âge mûr (elle a 55 ans au moment du Nobel), supplie sa mère de cesser de la torturer²⁹.

La situation se répète dix ans plus tard, dans le troisième acte, lorsque Deledda attend les résultats de la radiographie qu'elle a passée. Le spectre de sa mère est toujours présent à ses côtés, sans que Palmiro, son mari, ne la voie. La mère raconte le récit d'une des nouvelles de sa fille – *La martora* – en s'interrogeant sur le personnage de l'enfant sauvage et primitif, tandis que Grazia raconte à sa mère l'histoire de sa nouvelle *Un uomo e una donna*. Nous reviendrons plus loin sur ce jeu de miroir entre la pièce de Fois et les œuvres de Deledda.

Le personnage théâtral de Deledda inventé par Fois est hanté par sa mère. Cette dernière représente à la fois la génitrice et la matrice familiale et géographique, l'origine anthropologique *nuorese* qui a causé la frustration de la jeune femme voulant devenir écrivaine, mais qui a également fourni à ses œuvres la matière quasiment exclusive des récits, car la renommée de Deledda et le Nobel s'expliquent précisément par la nature profondément sarde de ses romans. Deledda à son tour est devenue une sorte de mère pour les écrivains sardes et pour la culture sarde contemporaine, comme le proclame le bandeau éditorial du livre avec la citation de Michela Murgia, elle-même hantée par Deledda qu'elle interprète sur scène³⁰.

Les personnages masculins restent au second plan dans la pièce, Palmiro, les frères, le médecin, le journaliste suédois, tandis que c'est le couple formé par Grazia et sa mère qui domine largement, par-delà la vie et la mort. *Quasi Grazia* est donc un roman en forme de théâtre sur Deledda, mais aussi et surtout une pièce sur la confrontation entre une mère et sa fille. Le nœud de cette confrontation réside dans la vocation pour l'écriture.

Une pièce sur l'écriture et la conception de l'écrivain

Dans l'acte 1 on peut entendre Grazia s'exclamer en s'adressant aux membres de sa famille : « Che questa cosa di scrivere, come dite voi, per me è la più importante di tutte... [...] è quella che mi ha tenuto in vita³¹ ». En effet toute la trame de *Quasi Grazia* repose sur la vocation pour l'écriture et ses implications dans la vie de Deledda. Le premier acte évoque le départ pour le continent et le début d'une carrière de femmes de lettres dans la capitale nationale, le deuxième acte évoque l'impact du prix Nobel sur l'auteure désormais reconnue, le troisième acte mêle l'allusion aux récits de Deledda à la genèse de son dernier livre autobiographique. D'un point de vue biographique, l'on sait que Deledda a dû lutter contre l'hostilité de sa famille et les archaïsmes de son temps pour s'imposer en tant que femme de lettres et que sa vocation précoce contrariée (dès l'âge de 13 ans) se situe au cœur des tensions familiales. Ainsi, dans une lettre envoyée à Stanis Manca, en 1892, au tout début de ses premières collaborations sardes avec des périodiques insulaires, Deledda, âgée de vingt-un ans, écrivait ceci, en laissant supposer de manière hyperbolique à quel point sa vocation allait lui demander des sacrifices, donc une lutte contre son milieu : « Nella vita umile che conduco e che sono destinata a condurre sempre, molti ostacoli s'innalzano davanti a me. Ma supererò, voglio superare tutto e riuscirò a poco a poco, anche lasciando brandelli di esistenza, anche il sangue, anche le fibre, l'essenza dell'anima mia³² ».

²⁸ *Ibidem*, p. 68.

²⁹ « Perché venite a torturarmi? », *ibidem*, p. 69.

³⁰ On peut aussi citer le titre d'une recension du livre en ligne par le critique Goffredo Fofi, « La grande madre sarda » (17 décembre 2016), qui va dans le même sens : <https://www.internazionale.it/opinione/goffredo-fofi/2016/12/17/quasi-grazia-recensione>

³¹ Marcello Fois, *Quasi Grazia*, *op. cit.*, p. 26.

³² Lettre du 4 août 1892, citée dans « Il favoloso apprendistato di *Cosima* », dans l'essai de Giovanna Cerina, *Deledda ed altri narratori. Mito dell'isola e coscienza dell'insularità*, Cagliari, CUEC, 1992, p. 17-54, p. 59

Lors de l'échange tendu avec sa mère, au moment de quitter la maison familiale, en 1900, Grazia reproche à sa mère – et indirectement à son père, disparu – d'avoir considéré sa passion pour l'écriture comme une forme de fantaisie passagère et son imagination créatrice comme une manifestation de douce folie (l'expression italienne utilisée est « con i grilli per la testa³³ »). Devenir une femme écrivain dans une petite ville de Sardaigne à la fin du XIX^e siècle était synonyme de comportement fantasque, car il déviait d'une norme sociale, familiale et genrée solidement ancrée dans les usages : « E tutto questo dopo che prete Virde in chiesa mi ha additata a tutti, perché avevo osato pensare di poter fare la scrittrice! E voi zitti, anzi contenti³⁴! ». Voilà la raison pour laquelle Grazia demande à sa mère de reconnaître une fois pour toutes que l'origine de leur hostilité réside dans cette vocation pour l'écriture :

GRAZIA [...] volete mettere la soddisfazione di poter dire una volta per tutte che quei libri erano il problema. Ed era un problema perché erano la passione mia. E anche perché rappresentavano tempo rubato all'esercizio del fare la femmina.³⁵

Un degré supplémentaire est franchi lorsque la mère finit par lâcher que la vocation pour l'écriture n'est à ses yeux qu'une forme d'ambition qui sied mal à une femme :

MAMMA [...] il mondo può fare a meno di te. E di me certo.

GRAZIA E lo so. Lo so bene, ci mancherebbe. Ma è per questo che ho scelto di fare quel che faccio.

MAMMA Tu dici che fai la scrittrice e che controlli le parole, ma quando dici « scelto » non stai controllando niente. Tu non hai scelto, tu sei solo ambiziosa³⁶.

Il apert des échanges entre Grazia et sa mère, tout au long des trois actes de la pièce, que l'écriture, totalement assumée comme une passion émancipatrice et une véritable carrière par la jeune femme, a entraîné une rupture avec le milieu d'origine et qu'elle a en même temps renforcé un lien profond avec la terre natale lointaine qui constitue la matière principale des romans et l'un des motifs d'obtention du Nobel. L'écriture a constitué un moyen pour se libérer du poids d'un milieu patriarcal et isolé, comme le rappelle Grazia parlant d'elle-même de manière sarcastique en s'adressant à son époux – image du départ vers une nouvelle vie sur le continent –, devant sa mère – image du monde immuable qu'elle s'apprête à quitter mais qui constituera le cadre de tous ses futurs romans – au moment des adieux : « questa figlia pazza che vuole realizzare sé stessa senza diventare una schiava³⁷ ».

Dans le deuxième et le troisième acte en revanche, le thème de la vocation pour les lettres s'efface – sans disparaître pour autant – derrière une série de réflexions sur la conception de l'écriture et le rôle de l'écrivain. Grazia, dans sa chambre d'hôtel à Stockholm, à quelques heures de la cérémonie du Nobel, face à un jeune journaliste suédois venu pour l'interviewer, affirme en effet que pour elle l'écrivain est comme un miroir : « Lo scrittore è come uno specchio. Riflette e ti mette davanti a quello che sei, senza sconti. Sennò non è uno scrittore³⁸ ». L'image du miroir vient de la propre conception que Marcello Fois a forgée de la littérature qui doit « proposer des modèles, parfois construire des miroirs³⁹ ». Cette conception va de pair avec l'épigraphe placée au début du troisième acte, tirée d'un texte

³³ Marcello Fois, *Quasi Grazia*, op. cit., p. 12 et 14.

³⁴ *Ibidem*, p. 14.

³⁵ *Ibidem*.

³⁶ *Ibidem*, p. 28.

³⁷ *Ibidem*, p. 41.

³⁸ *Ibidem*, p. 50-51.

³⁹ Marcello Fois, « Deledda », in *In Sardegna non c'è il mare*, op. cit., p. 81.

autobiographique de Deledda, dans lequel elle insiste sur le contact fusionnel avec l'espace naturel insulaire sarde et la culture ancestrale qui ne l'ont jamais quittée et dont elle a tiré le meilleur de son inspiration romanesque. Si Deledda a pu incarner un miroir narratif de la culture sarde, depuis sa résidence romaine, c'est pour mieux montrer aux Sardes leur propre image, et c'est sans doute l'une des raisons pour lesquelles Deledda a tardivement été acceptée sur sa propre terre en tant qu'auteure, car elle renvoyait le reflet impitoyable de son peuple : « Ecco: davanti allo specchio noi sardi facciamo le smorfie. Non c'è immagine, per quanto nitida sia, che riesca a rappresentarci degnamente. La Deledda è uno specchio nitidissimo⁴⁰ ». D'ailleurs, dans la pièce de Fois, Palmiro rétorque perfidement à son épouse sur le point d'être nobélisée pour avoir su donner une voix aux Sardes par la littérature : « questa tua ostinazione a voler a tutti i costi rappresentare i sardi [...] silenzio [...] Voglio dire: se i sardi non ti vogliono...⁴¹ ».

Texte et sous-texte

Le contenu de la pièce consacrée à trois journées dans la vie de Grazia Deledda révèle des points de contact intertextuels avec l'œuvre narrative de Marcello Fois mais aussi avec l'œuvre romanesque de Deledda elle-même.

Le romancier Fois a imprégné les trois actes de *Quasi Grazia* d'un réseau discret, mais reconnaissable par le lecteur avisé, de références implicites à ses propres livres. Tout d'abord, le premier acte est symboliquement situé sur le seuil de la maison de Nuoro sous une pluie violente, des éclairs et un tonnerre qui menacent le voyage de Grazia et de son époux vers la mer, pour prendre le bateau à destination du continent. La scène des reproches entre la mère et la fille se déroule sous un ciel terriblement agité qui rappelle inévitablement une autre scène de déluge sarde dans l'incipit paroxystique et biblique du roman *Sangue dal cielo*⁴². Dans ce roman le déluge sert de cadre météorologique à la recherche de la vérité par le jeune avocat Bustianu, à Nuoro, en 1899, qui incarne une forme de progrès face aux archaïsmes qu'il entend combattre tout en les respectant et en subissant leur fascination, comme Grazia. Un autre exemple de lien intertextuel est offert par le thème récurrent du départ vers le continent, cœur dramatique du premier acte et nœud narratif de nombreux romans de Deledda et de Fois (dans *Stirpe*⁴³ par exemple, Gavino quitte Nuoro et sa famille, comme Grazia).

Le dialogue avec le spectre familial, d'ascendance dantesque, est présent dans les deuxième et troisième actes de la pièce de Fois. Il provient vraisemblablement du modèle d'autres dialogues fantastiques avec l'au-delà. En effet, l'idée de faire intervenir la mère de Grazia comme un fantôme avec lequel on parle rappelle les spectres des membres de la famille qui apparaissent à Gavino dans le roman *Stirpe*. Le personnage s'entretient avec les chers défunts venus le visiter, puis à son tour, après sa mort, il apparaît à sa sœur, Marianna, puis d'autres défunts viendront visiter celle-ci dans la trilogie consacrée à la famille Chrironi⁴⁴. C'est un élément important du système narratif et de l'imaginaire dans les trois romans familiaux de Fois qui se retrouve au centre lui aussi de la biographie dramatique de Deledda.

⁴⁰ *Ibidem*.

⁴¹ Marcello Fois, *Quasi Grazia*, *op. cit.*, p. 49.

⁴² Marcello Fois, *Sangue dal cielo*, Nuoro, Frassinelli – Il Maestrale, 1999.

⁴³ Marcello Fois, *Stirpe*, Torino, Einaudi, 2009.

⁴⁴ La trilogie est composée de *Stirpe* (*op. cit.*), *Nel tempo di mezzo* (Torino, Einaudi, 2012) et *Luce perfetta* (Torino, Einaudi, 2016). Pour donner quelques exemples de scènes de dialogue avec les défunts : *Stirpe*, p. 135, p. 167, p. 222-224 (l'ascendance dantesque est évidente dans cette phrase qui conclut la rencontre avec le défunt : « Quanto pianto quella notte, per quell'anima che raccontava la sua pena ») ; *Nel tempo di mezzo*, p. 179, p. 195. Les âmes mortes viennent s'entretenir avec des membres de leur famille pour raconter une partie de leur existence ou s'enquérir des vivants.

Le troisième acte de la pièce, qui se déroule dans la salle d'attente d'un cabinet de radiologie à Rome, en 1935, est particulièrement riche en références narratives deleddiennes, si bien que l'on peut parler d'une fusion entre récit deleddien et théâtre à vocation métatextuelle. Les trois personnages qui attendent le diagnostic du médecin, Grazia, Palmiro et la mère en spectre, racontent chacun le contenu de plusieurs nouvelles écrites par Deledda au début du XX^e siècle. Pour commencer, Palmiro évoque deux personnages d'enfants, Pascaleddu et Signoriccu, que l'on reconnaît comme étant les protagonistes de *Il cinghialeto*⁴⁵, une nouvelle de Deledda que Marcello Fois a justement affirmé avoir lue et étudiée quand il était écolier. Puis c'est au tour de la mère d'évoquer le personnage de Minai, enfant sauvage de la nouvelle *La martora*⁴⁶. Puis c'est Grazia elle-même qui se met à raconter une troisième histoire qui fait intervenir une vieille femme lascive et naine et un pauvre jeune homme ambitieux voulant partir en Amérique. Il s'agit de la nouvelle *Un uomo e una donna*⁴⁷, avec la vieille Onofria et le beau Ghisparru. Les voix des trois personnages de la pièce interviennent parallèlement au contexte de l'attente anxieuse du diagnostic, comme s'il y avait une superposition des récits de Deledda, intensément pétris de culture *nuorese*, sur la fiction biographique et dramatique imaginée par Fois, lui-même *nuorese* exilé sur le continent. Dans cette superposition se situe un autre double niveau, car d'une part Grazia discute avec son époux au sujet de sa maladie et de la nouvelle qu'elle a écrite, d'autre part elle échange avec le spectre de sa mère au sujet de l'autre nouvelle. La dimension métatextuelle affleure ici et là lorsque Grazia donne des clés pour comprendre ses personnages de fiction et développe avec son époux sa conception de la narration. On assiste ici à l'un des moments les plus complexes et les plus riches de la pièce de Fois où se mêlent l'imagination du romancier, la biographie de Deledda et l'œuvre de Deledda passée au crible des personnages-comédiens, comme Grazia passe elle-même deux fois au crible des rayons X, lors de la radiographie qui confirmera sa maladie. Quand le médecin vient apprendre la mauvaise nouvelle à la patiente – condamnée par une tumeur au sein, alors qu'elle est âgée de 64 ans –, le récit des nouvelles de Deledda se poursuit et se prolonge même vers une dernière forme de citation. En effet, l'acte se clôt par l'évocation du dernier roman tout juste achevé, *La chiesa della solitudine*, et de la préparation de ce qui constituera la dernière œuvre de Deledda, écrite durant les derniers mois de sa vie, *Cosima*, une œuvre fictionnelle mais assez proche de la vie de l'auteure pour qu'on la considère comme une autobiographie, ou un *Bildungsroman* autobiographique. Là aussi la dimension métatextuelle affleure car les dernières scènes du troisième acte traitent de la genèse rédactionnelle et éditoriale de *Cosima* à l'état de manuscrit pour l'éditeur Treves⁴⁸.

Quasi Grazia est l'œuvre dramatique d'un romancier qui rend hommage à un modèle littéraire, Deledda, et à une culture natale, le monde de Nuoro, qu'il conteste en soulignant tout ce qu'il lui doit. Il ne s'agit pas d'un roman adapté pour la scène mais d'une pièce. Ce livre, conçu pour le théâtre, mais publié plusieurs mois avant la première représentation sur scène, habillé pour être lu comme un roman biographique, connaîtra-t-il une fortune théâtrale au-delà de l'espace sarde ? Seul l'avenir nous l'apprendra.

Le titre que Fois a choisi pour sa pièce a un double sens : s'il reprend explicitement le premier titre de l'œuvre posthume de Deledda, dont la genèse constitue la matière des dernières pages, *Cosima, quasi grazia*, il évoque également la part de fiction insufflée à la biographie

⁴⁵ La nouvelle fait partie du recueil *Chiaroscuro*, publié en 1912. Pour consulter la majeure partie des œuvres de Deledda, cf. les deux volumes de la collection "Meridiani" : Grazia Deledda, *Romanzi e novelle* (a cura di Natalino Sapegno, Milano, Mondadori, 1971) et *Romanzi sardi* (a cura di Vittorio Spinazzola, Milano, Mondadori, 1981).

⁴⁶ La nouvelle fait partie du recueil *Il fanciullo nascosto*, publié en 1915.

⁴⁷ La nouvelle fait également partie du recueil *Il fanciullo nascosto*.

⁴⁸ Les 277 pages du manuscrit inachevé de *Cosima* seront publiées dans la revue *Nuova Antologia* (n° 387, septembre-octobre 1936), puis en volume posthume chez Treves en 1937.

dramatisée. Dans les deux cas l'adverbe « presque » indique que *Cosima* est très proche d'une autobiographie et que la pièce raconte trois moments de la vie de Deledda fortement biographiques mais partiellement imaginés par Fois.

La vérité deleddienne transparaît, selon nous, à travers deux gestes scéniques symboliques dans le premier et le troisième acte de la pièce, puisés dans l'existence de l'auteure, certes, mais sublimés par le romancier Fois qui leur ajoute un supplément de signification, afin de confirmer sa conception de l'écriture, en tant que sarde et en tant qu'héritier de Deledda. Le premier geste est celui de la mère qui ouvre, en cachette, la malle de sa fille sur le point de partir, pour enlever quelques livres et les remplacer par un costume traditionnel de Nuoro. Le second est celui du médecin qui tend à la malade une seconde radiographie lui annonçant de manière irréfutable que la tumeur a récidivé. La radiographie que Grazia affronte avec courage n'est-elle pas aussi une image inversée du miroir que Deledda – et à travers elle Michela Murgia, son interprète – a présenté aux Sardes avec ses romans ?